

CYRIAC GUILLARD



SOMBRE
MIROIR DE L'ÂME



Cyriac Guillard

Sombre miroir de l'âme

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8588-5

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Quand on passe les bornes,
Il n'y a plus de limites.*

Alfred Jarry

EXTRAIT

*A Arthur, mon fils,
dont le sourire inonde de lumière
chacune de mes journées.*

EXTRAIT

1

Le vent cinglant cognait de manière continue aux carreaux. La chaleur électrique de mon appartement était véritablement agréable. Un verre de *Talisker* posé sur l'accoudoir de mon canapé en cuir. Je goûtai au plaisir du temps qui s'écoule lentement dans l'automne pluvieux. La voix chaude de Souad Massi amenait un petit air de soleil oriental qui manquait cruellement en cette période.

Mon existence avait été complètement bousculée depuis ces dernières années. Promis à une brillante carrière dans la Police Nationale, j'avais fini par démissionner à l'issue d'une affaire criminelle et de mauvaises circonstances. Par solidarité, ma partenaire Diane Larrot m'avait accompagné, laissant le groupe nuit de la deuxième division de police judiciaire orphelin de deux de ses éléments.

Malgré son envie de me trouver un travail dans la sécurité afin de vivre normalement, j'avais choisi une autre voie. Je veux des enfants et un homme à la maison m'assenait-elle continuellement alors que nous vivions au jour le jour.

Par peur de l'engagement, je vivais dans un lieu séparé et la rejoignais de temps en temps mais uniquement pour le sexe et le combat contre la solitude.

Nos amis savaient que nous étions faits l'un pour l'autre, mais je ne voulais pas m'engager et j'avais peur de perdre cette spontanéité qui nous caractérisait lors de nos fréquentes rencontres. Elle aspirait à devenir une famille lambda – horaires fixes, pantoufles, télévision, promenade au parc le dimanche –. Cette vie n'était pas pour moi.

Mon ancien patron, le commissaire Bertillon avait poussé les barrières administratives et réduit les délais obligatoires pour que je puisse exercer cette nouvelle profession.

J'étais devenu détective privé.

Cet appartement dans lequel je dégustai mon breuvage préféré était également le siège de mon agence de détectives privés qui comptait deux membres : Diane et moi.

J'avais toujours besoin d'un dérivatif à la perte d'adrénaline propre à la traque de criminels. Ce métier pourrait éventuellement me le procurer. Avec parcimonie.

J'avais besoin de retrouver l'instinct de chasseur. Le besoin de traquer.

Même si durant tous ces mois d'exercice, j'attendais de connaître le frisson d'une grosse affaire. Cette grosse affaire qui raviverait mes anciennes sensations.

La porte d'entrée grinça alors que je changeai la musique. Prince allait me poursuivre toute la nuit.

Diane posa deux sacs sur la table alors que « girls and boys » commençait.

– Alors, ta journée ?

– Rien de mirobolant. J’ai suivi le soi-disant mari infidèle jusqu’à l’hôtel première classe de la porte de Vanves. D’après le mec derrière le comptoir, il vient souvent.

– Elle va adorer ta Ginette, se moqua-t-elle. Tu as du jus d’orange ?

J’acquiesçai en lui désignant l’une des portes du buffet.

– Et toi ?

– J’ai glandouillé. J’ai eu ma mère. Elle nous attend pour le réveillon et cette fois tu n’y échapperas pas.

– Ouais, grommelai-je.

Diane se servit un grand verre de jus d’orange. Elle baissa le son de la chaîne.

– Tu écoutes toujours cette merde ?

– Avant que tu arrives, généralement !

– Tu as l’air de mauvaise humeur, non ?

Je me levai de mon siège et m’avançai vers elle. Je la serrai contre moi et l’embrassai dans le cou.

– Non. C’est juste une impression.

Elle se laissa aller contre moi.

La plupart du temps, Diane et moi nous comportons comme un véritable couple. Nous dinions ensemble, sortions ensemble et vivions ensemble les trois quart du temps mais parfois j’avais besoin de me sentir seul.

J’avais une vie de patachon, m’avait dit un jour un commandant. Je trouvais exclusivement la sève de

mon existence dès la nuit venue, mais je n'étais pas un loup-garou. Une excitation intense s'emparait de mon corps et de mon âme.

La nuit dans ce quartier, tous les chats sont gris.
Et tout est permis.

Le restaurant était complet. Avant chaque sortie en solo, notre cérémonial était toujours le même. Je l'invitai chez Hector, un ami restaurateur de Saint Germain des prés. Il bichonnait Diane et nous servait chaque plat personnellement. Un vrai délice.

Le seul moyen de me faire pardonner avant d'aller chasser toute la nuit dans les boîtes de Pigalle. Fréquenter les personnes qui m'accompagnaient déjà lors de mes années police me stabilisait même si Diane en souffrait de plus en plus.

J'en avais besoin.

Les étoiles éclairaient le ciel noir d'automne. Diane avait un peu bu. Et se soutenait à mon bras. Elle fredonnait une chanson d'Obispo, son chanteur préféré. Elle m'embrassa dans le cou en me susurrant quelque chose que je ne comprenais pas. Nous croisâmes un couple d'une quarantaine années qui marchait à plus de deux mètres l'un de l'autre. La femme nous dévisagea avec envie.

– Où vas-tu aller ? bégaya-t-elle.

– Chez toi.

Elle scruta mon visage cherchant la pointe d'ironie mais j'étais sérieux.

Je n'avais plus envie de sortir.

2

Le Taxi nous déposa devant l'immeuble où habitait Diane. Quelques gouttes de pluie surgirent du ciel étoilé. La lune, pleine, nous souriait. Diane paya et ouvrit la portière. Elle s'extirpa. Je la suivis. Nous étions au 19 avenue de Flandres. Elle composa le code et le clic de l'ouverture se fit entendre. Elle poussa la lourde porte vitrée et m'invita à rentrer le premier.

– A toi l'honneur, mon chéri ? murmura-t-elle à mon oreille.

Elle caressa mon fessier et m'enserra. Elle m'embrassa sur la joue en me tirant le bras.

– Une belle soirée s'annonce.

Nous grimpâmes les marches quatre à quatre jusqu'au troisième étage. Devant la porte 31, elle chercha sa clé dans son sac à main. Au bout de quelques minutes, elle ouvrit enfin la porte d'entrée de son chez elle.

– Un whisky ? me demanda-t-elle en connaissant la réponse.

Elle remplit à moitié un verre de son *laphroaig* qu'elle gardait uniquement pour moi, puis me le tendit.

– Je peux mettre de la musique ?

– Bien sûr, fouille sous la chaîne. Je vais me changer.

Elle disparut rapidement. Je me dirigeai vers sa discothèque. Beaucoup de chansons françaises et peu d'anglo-saxons. Nous n'avions pas de goûts communs en ce qui concernait la musique, mais je dégottai un vieil album de Bob Dylan.

Mon verre était pratiquement vide lorsqu'elle apparut de nouveau dans le salon. La vision qui s'offrait à moi était divine. Diane avait quitté sa tenue de soirée pour un déshabillé de soie noire. Elle était sublime. Son regard mutin éclairait son visage.

– Ça te plaît ?

– Il faudrait être difficile. Tu es superbe.

– Merci.

Elle dénoua les lacets laissant apparaître un ensemble de sous-vêtements de couleur noire transparents. Son soutien-gorge moulaît sa poitrine.

Je m'extirpai du canapé et Bob entama *Abandoned love*. Je m'approchai de Diane et l'embrassai avec fougue sur la bouche. Mes mains dégrafèrent son haut, libérant ses seins. Je goûtai le fruit défendu, insistant sur le téton gauche. Mes mains s'attardèrent sur le moindre grain de sa peau. L'excitation montait. Je la poussai sur le canapé et lui enlevai son petit string. Son sexe s'ouvrait devant moi.

Ma bouche se colla contre ses lèvres humides. Ma langue fouillant son intimité. Je l'entendis glousser de

plaisir. Elle serra ses cuisses contre mon visage et s'agrippa à mes cheveux. Son plaisir montait. Mon sexe aussi grossissait.

J'avais envie d'elle.

Je déboutonnai mon pantalon et sortit mon engin. Je me redressai et me délesta de mes vêtements.

Diane attrapa mon sexe et me masturba lentement. Finalement, elle me dirigea vers l'entrée de son minou. Je glissai jusqu'au fond.

Le plaisir intense s'empara de tout mon être. Plusieurs minutes plus tard, elle gémit de nouveau.

Bob ne chantait plus depuis longtemps.

Elle me bascula sur la moquette et me chevaucha.

La nuit avait recouvert la ville et la pluie redoublait de puissance. On était vraiment bien au chaud. Diane sortit de la douche. Elle sentait l'iode.

– Un café ? demanda-t-elle en se pelotonnant contre moi.

– Oui, je veux bien.

– On est bien ensemble, non ?

Je ne répondis pas immédiatement. Cette question à double tranchant m'obligeait à la prudence. Oui nous étions bien. Mais pas pour vivre ensemble tous les jours et pourtant Dieu savait que je l'aimais.

– Oui, nous sommes bien ensemble ! finis-je par dire.

Elle s'éclipsa vers la cuisine. Je l'entendis s'occuper de la cafetière. Quelques minutes plus tard, elle revint à nouveau portant un plateau avec des tasses et des gâteaux.

Le repas du guerrier.

A peine assis, la sonnerie du téléphone emplit le silence de la pièce. Personne n'avait songé à remettre la musique. Diane se leva.

– Allô ?

– Bonsoir ma belle. Sam est avec toi ?

– Oui, Jacques. Je te le passe.

Elle marcha vers moi le combiné à la main. Je le portai à mon oreille.

– Salut Jacques. Comment ça va ? demandai-je.

– Bien merci.

– Que me vaut cet appel ?

– Il n'est que minuit. Une sortie entre hommes te tenterait-elle ?

– J'avais décidé de passer la nuit chez Diane, répliquai-je en regardant mon amante.

Elle acquiesça, m'indiquant qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ma sortie.

– Tant pis, dit-il.

– Attends. Diane est d'accord. Je te rejoins chez toi ?

Il confirma et raccrocha.

Diane débarrassa la table du salon et m'embrassa.

– Amuse-toi bien. Je vais me coucher.

3

Quiberon se situe au bout de la presqu'île du même nom. Une station balnéaire dont la population est multipliée par dix pendant la saison estivale. Germaine Kerlahec avait toujours vécu ici. De la maternelle jusqu'au brevet, elle avait fréquenté toutes les écoles du village, jusqu'à l'université à Lorient. Des études supérieures en droit. Elle ne sera jamais avocate, mais elle y rencontrera son mari.

Le temps était encore doux pour une fin octobre et le vent qui généralement énervait la côte sauvage à cette époque se trouvait curieusement absent.

Germaine, elle, respirait enfin ! La saison était complètement terminée. Le travail harassant lui pesait de plus en plus. Elle ne possédait aucune minute de répit, de mai à septembre et les touristes de plus en plus exigeants, lui demandaient souvent l'impossible. La retraite approchait et serait vraiment méritée.

Elle allait avoir 63 ans dans deux mois. Encore une saison estivale et elle ferait valoir ses droits. Si le travail ne l'usait pas définitivement.

Depuis plus de trente ans, elle tenait la brasserie de la place Hoche, avec son mari d'abord puis son fils à la mort de celui-ci depuis un peu plus de sept ans. Lui aussi, son travail l'avait épuisé. Il avait fait un infarctus un soir dans la cuisine du restaurant. Germaine y repensait de temps en temps surtout avant le coup de feu de la saison.

Elle repensa à cette magnifique cérémonie d'enterrement conduite par le Père Le Calvez. Toute la commune avait été présente ce jour-là. Des larmes coulaient sur la joue de Germaine. Le souvenir restait vivace en elle, malgré les années qui s'écoulaient.

Elle leva les yeux sur le ciel. Des nuages au loin paraissaient menaçants. Par mesure de précaution, elle enfila son K-way. Tous les vendredi, elle allait courir sur la côte sauvage. Rite immuable mis en place depuis plus de 20 ans quand le poids des ans commençait un peu plus à se faire sentir. Elle voulait conserver sa ligne. Germaine Kerlahec était une femme sur laquelle les hommes se retournaient malgré son âge avancé. Elle était de petite taille, mais se trouvait bien proportionnée avec une poitrine généreuse qui avait d'ailleurs contribué à son succès lorsqu'elle était jeune.

Elle ferma la porte principale de sa maison, une bâtisse que son mari avait rénovée après l'avoir reçu en héritage de son père un ancien pêcheur, située un peu en retrait de la côte dans le village de Kerné. Elle aimait ce quartier composé d'une vingtaine de petites maisons où le calme régnait toute l'année même pendant la saison estivale. Depuis la mort de son mari, elle ne vivait plus qu'au rez-de-chaussée et maintenant que les enfants résidaient ailleurs, les chambres du premier étage ne servaient que très rarement. Germaine

songea à ses petits-enfants, Aymeric et Erwan. Ils avaient grandi tellement rapidement qu'elle n'avait même pas remarqué leur entrée au collège.

Avant de partir, elle cacha la clé dans le pot de géranium d'un rouge magnifique qui surplombait l'escalier de l'entrée et descendit les quatre marches. Elle prit la direction du camping de Kerné. Elle dépassa l'aire de repos réservée aux camping-cars, puis traversa la route de la côte sauvage pour courir sur le sentier longeant la mer. Généralement, elle parcourt ce chemin jusqu'à Port Stang, puis emprunte la départementale pendant une centaine de mètres, foule la rue d'Anjou puis tourne à gauche jusqu'au village de Kerniscob qu'elle traverse entièrement, continuant tout droit jusqu'à son point de départ. Environ sept kilomètres qui lui font évacuer ses tracas et autres trop-pleins de la vie. Mais aujourd'hui, rien ne se passerait comme prévu.

Rien du tout.

Après avoir dépassé port Guibello, Germaine suivit le chemin longeant les rochers. A hauteur de la pointe de Kervihan, elle aperçut en contrebas une masse étendue sur le ventre. Stoppant immédiatement son cheminement, elle progressa au plus près. En s'approchant, elle comprit qu'il s'agissait d'un corps. Aucun doute.

Et si cette femme était encore en vie.

Germaine entama la descente, se prit les pieds dans un des rochers mais parvint à se reprendre. Elle comprit ce que ressentaient les personnes qui lui parlaient de l'attrance de la mer. Elle lui tendait les bras. Elle le sentait.

Elle saisit tout de suite l'ampleur de sa découverte. Cela allait bouleverser sa journée et restera à jamais gravé dans son esprit. A jamais.

Germaine se rapprocha au plus près du corps. Elle glissa sa main sur le cou de la femme. Elle se demandait si elle prenait bien le pouls, mais la froidure du corps dissipa immédiatement ses doutes. Elle se rendit compte que plus aucun médecin ne pouvait quelque chose. La pâleur du visage ne faisait plus aucun doute sur la mort. Évidemment, elle ne toucha à rien. Qui de nos jours ne le savait pas ? Entre toutes les séries policières qui nous indiquent l'ensemble des méthodes d'investigations et les documentaires policiers, tout ceci n'avait plus aucun secret pour le commun des mortels.

Souvent, la mer charriait les corps des suicidés qui avaient pris l'endroit pour leur dernier moment de vie ou ceux d'inconscients qui n'avaient pas vu ou voulu voir les avis de dangerosité. Germaine l'avait côtoyé toute sa vie, elle savait dompter la mer et l'amadouer sans la rendre irritable.

Elle attrapa son téléphone portable placé sur sa hanche droite, elle ne s'en séparait jamais. Malgré sa réticence du début, lorsque son fils le lui avait offert pour ses soixante ans, elle trouvait l'engin bien pratique.

Surtout en cet instant.

Elle appela la Gendarmerie en décrivant la position du corps et le lieu précis où elle se trouvait. Après avoir répondu aux questions du garant de l'ordre, elle raccrocha et s'assit sur un des rochers attendant le corps. Elle scruta le cadavre, car pour elle, aucun